J. Jouanna s'emploie à dégager la nature technique du traité et sa structure. Destiné à des médecins, le traité comporte quatre tableaux climato-nosologiques et quarante-deux fiches de malades. L'A. procède successivement à la présentation de chacune de ces composantes de nature différente. La présentation des quatre constitutions climato-nosologiques (Constitution nº 1 : *Epid*., I, c. 1 [1, 1] - c. 3 [7, 8] ; Constitution nº 2 : *Epid*., *I*, c. 4 [7, 9] - c. 12 [20, 2] ; Constitution nº 3 : *Epid*., I, c. 13 [20, 3] - c. 26 [39, 2] ; Constitution nº 4 : *Epid*., *III*, c. 2 [79, 14] - c. 15, § 1 [91, 2] + c. 15, § 2 [112, 15 - 113, 4]) est complétée par l'étude de leur structure. Quant à la présentation des fiches de malades, qui sont rassemblées sous la forme de listes, l'A. fait ressortir leur mode de répartition et l'organisation de la matière. — À la description des constitutions climato-nosologiques et des fiches de malades s'ajoute l'examen des techniques d'observation des phénomènes pathologiques. Ceux-ci sont envisagés sous la forme de trois groupes, dont le premier inclut la fièvre et ses symptômes ; le second, les déjections naturelles par le bas ; le troisième, le comportement du malade. — L'étude des techniques d'observation est suivie de celle des quatre constitutions climato-nosologiques (chaude et sèche, froide et humide, froide et sèche, chaude et humide), avec le matériel nosologique correspondant. — La suite de la notice introductive est consacrée à la tâche du médecin par l'examen des signes, aux indices qui conduisent à la datation du traité et à la méthode d'interprétation mise en œuvre pour présenter la teneur du traité. — La notice se termine par la présentation détaillée de la tradition directe ou hippocratique qui comprend tant des manuscrits propres à *Épidémies I* que des manuscrits communs à *Épidémies I* et à *Épidémies III* ainsi que des papyrus qui appartiennent à une période antérieure à celle des manuscrits ; celle de la tradition indirecte ou galénique qui comporte le papyrus Π_{25}, les glossaires d'Érotien et de Galien, les lemmes dans les commentaires de Galien à *Épidémies I* et *Épidémies III* et les citations de ces traités dans le reste des œuvres de celui-ci ; la tradition imprimée, qui est constituée des éditions produites à partir du XVI^{e} siècle jusqu'au début du XXI^{e} siècle. — L'établissement du texte repose sur les témoignages papyrologiques et l'ensemble des manuscrits. Distinguant entre tradition directe ou hippocratique et tradition indirecte ou galénique, l'A. parvient à déterminer les manuscrits fondamentaux (pour *Epid.*, *I* : A, V et I ; pour *Epid.*, *III* : V et I) et à exclure les manuscrits qui ont été influencés par l'autre tradition. — L'apparat critique comprend, outre les papyrus, toutes les données utiles à déterminer aussi bien l'archétype de la tradition directe que celui de la tradition galénique. — La traduction, linéaire et claire, est complétée par des notes pertinentes et érudites. Elles permettent au lecteur de comprendre le texte et lui offrent des renseignements d'ordre philologique, linguistique et médical, nécessaires à la compréhension du texte. — Une ample bibliographie, un *Index nominum* et un *Index verborum* viennent utilement compléter l'ensemble. — Au final, la qualité de cet ouvrage répond à l'attente de ceux, philologues et historiens de la médecine, qui utilisent le *Corpus Hippocraticum* : ils disposent désormais une édition critique des *Épidémies I et III*, qui se recommande pour la sûreté de son texte, la précision de sa traduction et l'étendue de ses commentaires instructifs. – Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Ménandre. Tome III. Le Laboureur. La Double tromperie. Le Poignard. L'Eunuque. L'Inspirée. Thrasyléon. Le Carthaginois. Le Cithariste. Le Flatteur. Les Femmes qui boivent la ciguë. La Leucadienne. Le Haï. La Périnthienne. Texte établi et traduit par Alain BLANCHARD (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2016, 12.5 × 19, XXXVI + 346 p. en partie doubles, br. EUR 55, ISBN 978-2-251-00610-9.

Après avoir édité et traduit les tomes II et IV des œuvres de Ménandre dans la Collection des Universités de France, Alain Blanchard offre, dans le tome III, les restes de treize pièces du principal représentant de la Nouvelle comédie grecque. Dix de ces pièces ne sont attestées par aucun témoin manuscrit au-delà du quatrième siècle. Malgré l'état de conservation modeste de ces œuvres, l'A. souligne l'intérêt d'une édition

de ces pièces : « Certaines d'entre elles ont retenu l'attention des poètes comiques latins dont l'œuvre nous a été transmise : la *Périnthienne* (comme le montre l'*Andria* de Térence), l'*Eunuque* (adapté par le même Térence), et surtout la *Double Tromperie*, pour nous premier exemple un peu étendu d'un original grec adapté par Plaute (en l'occurrence dans ses *Bacchides*). Quand aux autres comédies, leurs minces fragments ont toujours le mérite de nous faire mieux percevoir la diversité de l'art de Ménandre » (p. VII-VIII). Dans la mesure où de nouveaux papyrus sont fréquemment découverts et publiés, Alain Blanchard précise que « tout ce qui est ici imprimé ne peut être que provisoire et que des mises à jour seront nécessaires dans l'avenir » (p. VIII). La première pièce du volume, le *Laboureur* (p. 1-27), est connue par cinq témoins papyrologiques, qui préservent environ 85 vers entiers ou presque ainsi que plusieurs dizaines de vers fragmentaires. Si certains des thèmes de la pièce sont identifiables, son état de conservation ne permet pas d'en déterminer l'intrigue ou le dénouement (sur l'intrigue, voir p. 3-5). La *Double Tromperie* (p. 31-55), comme expliqué ci-dessus, a servi de modèle aux *Bacchides* de Plaute ; toutefois, la découverte du texte de Ménandre a permis de constater « que Plaute a apporté de nombreuses modifications à l'original grec » (p. 31). Une centaine de vers sont préservés, sans compter les fragments de place incertaine. La pièce comporte au moins deux thèmes : l'esclave rusé et le père avare (p. 36-38). La troisième pièce, le *Poignard* (p. 57-67), n'est attestée – en dehors de la tradition indirecte – que par un seul papyrus du deuxième siècle, qui préserve une trentaine de vers partiels. En l'état actuel des choses, il paraît impossible d'en deviner l'intrigue (p. 59-60). Quant à la quatrième pièce, l'*Eunuque* (p. 69-89), il en reste un seul « misérable fragment » (p. 71) du premier ou du deuxième siècle ; comme l'intrigue est connue grâce à la pièce de Térence, l'éditeur insère dans l'ordre cinq fragments de la tradition indirecte, et joint trois fragments de place incertaine. La cinquième pièce, l'*Inspirée* (p. 91-109), est un peu mieux préservée : quelques dizaines de vers, dont une quinzaine sont à peu près complets, ont été préservés grâce à deux papyrus du début de l'ère chrétienne. De plus, une dizaine de fragments de la tradition indirecte sont connus. Plusieurs mosaïques de l'époque romaine permettent des suppositions sur l'intrigue, même si ces mosaïques se contredisent sur certains points (p. 93-97). La sixième pièce, *Thrasyléon* (p. 111-132), est connue par cinq fragments de la tradition indirecte et par un seul témoin papyrologique ; ce dernier contient moins de vingt vers complets (ou presque) et plusieurs dizaines de vers partiels. S'agissant de la septième pièce, le *Carthaginois* (p. 133-148), un peu moins de cinquante vers en ont été préservés par quatre témoins papyrologiques, et il en existe sept témoins dans la tradition indirecte. Ces modestes fragments ont permis de mieux situer la pièce de Ménandre par rapport au *Poenulus* de Plaute : « nous savons que les deux intrigues sont incompatibles : chez Plaute, le Carthaginois du titre est un vieillard parti à la recherche de ses deux filles, autrefois enlevées par les pirates, et maintenant aux mains d'un souteneur qui les destine à la prostitution ; chez Ménandre, comme on l'a vu, le Carthaginois est un jeune homme qui prétend pouvoir épouser une Athénienne » (p. 136). La huitième pièce, le *Citharistе* (p. 149-167), a mieux survécu aux épreuves du temps : grâce à quatre témoins papyrologiques, il en reste une centaine de vers, dont près de la moitié sont à peu près complets, sans compter treize fragments de la tradition indirecte et un fragment papyrologique. L'intrigue est difficile à cerner, même si elle pourrait être proche de l'*Andrienne* ou du *Laboureur* (p. 151-153). La neuvième pièce, le *Flatteur* (p. 169-193) est attestée par trois papyrus d'Oxyrhynque, qui préservent près de cent cinquante vers, parfois très partiels ; il faut ajouter à cela seize fragments de la tradition indirecte. En ce qui concerne la dixième pièce, les *Femmes qui boivent la ciguë* (p. 195-204), il n'en subsiste qu'un fragment papyrologique, qui inclut une vingtaine de vers, et deux fragments dans la tradition indirecte. L'intrigue demeure un mystère (voir p. 197). L'on peut en dire de même de la onzième pièce, la *Leucadienne* (p. 205-215), dont il ne reste qu'un fragment papyrologique préservant les dix premiers vers, ainsi que dix fragments dans la tradition indirecte. On connaît mieux le texte et l'intrigue de la douzième pièce, le *Haï* (p. 217-287), dont il reste plusieurs centaines de vers, la plupart partiels, grâce à une quinzaine de témoins directs datés du premier au sixième siècle de l'ère chrétienne. En ce qui concerne les fragments non placés, on en

compte huit dans la tradition indirecte ainsi que quatre fragments papyrologiques. Le personnage principal de l'intrigue est un soldat, Thrasonidès, qui ramène de campagne l'esclave Cratéia ; cette dernière semble le haïr pour des raisons qui lui échappent. Le début de la pièce révèle qu'elle le tient pour responsable de la mort de son frère. Finalement, ce frère que l'on croyait mort réapparaît, et rien ne s'oppose plus au mariage de Cratéia et Thrasonidès (p. 219-221). Enfin, la dernière pièce, la *Périnthienne* (p. 289-301), est connue par un papyrus et plusieurs fragments de la tradition indirecte. L'intrigue est comparable à celle de l'*Andrienne* de Ménandre (291-293). Le Budé comprend quelques notes complémentaires (p. 303-306) ainsi que des *addenda* et *corrigenda* aux volumes II et IV des œuvres de Ménandre dans la Collection des Universités de France (p. 307-342). L'édition de fragments papyrologiques, avec toutes les restitutions et difficultés de traduction qu'elle implique, est une tâche particulièrement difficile ; l'on saura gré à Alain Blanchard de l'avoir accomplie une troisième fois et d'avoir, par ce volume comme par les tomes II et IV, contribué à mieux faire connaître ce qui reste de l'œuvre de Ménandre. – J. DELHEZ.

Théophraste. *Les pierres*. Texte établi et traduit par Suzanne AMIGUES (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », Paris, 2018, 12.5 x 19, XX + 105 p. en partie doubles, br. EUR 37, ISBN 978-2-251-00623-9.

Lo scritto di Teofrasto (= T.) in un unico libro sulle pietre (*De lapidibus liber unus*; Περὶ λίθων) si segnala per almeno due ragioni, l'una intrinseca e l'altra estrinseca. Sotto questo secondo rispetto, si tratta di un'opera che completa le indagini mineralogiche di T. confluite nei due perduti libri Περὶ μετάλλων, disegnando un orizzonte più ampio capace di approfondire un aspetto – tra i pochi – rimasto pressoché inesplorato nell'ispezione enciclopedica di Aristotele sul mondo: come lo Stagirita in ambito naturalistico aveva privilegiato gli studi sul vivente nelle sue espressioni più alte e complesse (l'animale e l'uomo), così l'allievo T. procede verso un approfondimento volto all'esame del vivente nelle sue forme più semplici (i vegetali) e all'esame del non-vivente (*ex multis* minerali e pietre). Interviene poi un altro aspetto, in forza di cui si staglia lo scritto teofrasteo relativo alle pietre: queste pagine delineano un trattato tassonomico sulle pietre senza ausilio di classificazioni in vario grado di tipo chimico. Di qui, l'approccio di T. può virare con maggior libertà verso la specificità ontologica della *physis* del suo oggetto, cercando di guadagnare la posizione e la *ratio* che le pietre hanno ed esplicano nell'economia del cosmo nonché dello scibile tutto. — La presente edizione si compone di una breve introduzione storico-tematica (p. [VII]-XI), di un sommario che offre la partizione dei singoli capitoli (p. [XII]-XVI), di una breve nota sulle fonti e sulla tradizione del testo (p. [XVII]-XX), cui seguono i *sigla*; le p. [1]-22 (con numerazione doppia) contengono il testo greco, apparato critico e traduzione francese; dopo un'agile bibliografia (p. 23-24), si leggono le note di commento (p. [25]-101); infine le p. [103]-105 riportano come appendice un estratto da Ateneo (*Deipn*., 93a-d), dove viene citata l'opera *De lapidibus* di T. — L'architettura del trattato muove dalla distinzione tra i minerali – come l'oro e l'argento, che si formano dall'acqua nelle viscere della montagne – e le pietre, che traggono invece origine dalla terra (I, 1); questa distinzione colloca *ad aperturam* l'argomento in esame entro le coordinate aristoteliche dei quattro *elementa*, tanto più se si considera che le varie tipologie di terra diventano pietra in forza del consolidamento dovuto all'azione del fuoco (e il carbone deve la sua potenza di combustibile proprio al fuoco che è come imprigionato nel suo interno). Così incardinata si sviluppa una serrata classificazione litotipica in cui si incrociano osservazioni cromatiche, note geografiche circa le provenienze e singoli rilievi sulle caratteristiche di volta in volta presentate dalla pietra indagata; particolare attenzione è riservata alla lucentezza e all'aspetto della trasparenza (es. VI, 36 circa la perla), in quanto suscettibili di conferire preziosità alla pietra stessa, legando *de facto* due estremi quali sembrerebbero essere terra e luce. — Come opportunamente riferisce la Curatrice citando la testimonianza di Diogene Laerzio (p. 28, n. 8, riferendo *Vit. phil*., V, 42), il nostro scritto si